



LE  
ROSAIRE  
POUR  
TOUS.



BULLETIN MENSUEL  
PUBLIÉ PAR  
LES PERES DOMINICAINS  
DU  
COUVENT DE ST-HYACINTHE  
P. Q. (CANADA).

Abonnement : 15 cents par an.

---

Vol. III, No. 9, Septembre 1899

---

LES ABONNEMENTS VONT DE JANVIER A JANVIER.

---

---

SOMMAIRE

GRAVURE : La tentation du Christ (d'après Hoffmann).....	5
Le Rosaire et les vertus théologiques.....	2
Malice d'un Normand.....	3
Effrayant exemple.....	4
La victoire de Lépante.....	6
Un ouvrier.....	6
Les Callestrini.....	8

## LE ROSAIRE ET LES VERTUS THÉOLOGALES.

### MYSTÈRES JOYEUX : LA FOI.

**ANNONCIATION.**—La foi rend docile à l'appel de la grâce, préserve des empresses irréflechis et des morsures de la vaine gloire. Marie attendait le salut avec cette foi vive et parfaite. Aussi, la salutation de l'ange ne la fait point sortir d'une réserve prudente; elle se tait. La révélation d'une grandeur sans égale ne met pas en péril son humilité. Elle ne cherche que la volonté de Dieu : sitôt qu'elle l'a connue, elle se soumet simplement.

**VISITATION.**—La foi assure l'accomplissement des promesses. Marie avait fait acte de foi dans l'Annonciation, un nouvel acte de foi la dirige vers la maison d'Elisabeth : " Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, s'écrie celle-ci, car tout ce que le Seigneur vous a promis aura son accomplissement." Marie en contemple déjà de ses yeux le commencement ; à son tour, ne pouvant contenir les transports de son allégresse, elle s'écrie : " Toutes les générations me proclameront bienheureuse, car le Tout-Puissant a fait en moi les grandes choses qu'il avait résolues."

**NATIVITÉ.**—La foi se laisse guider par la main de Dieu ; nulle contrariété ne la trouble ; elle sait que la divine Providence a tout prévu et conduit tout. Marie et Joseph, n'ayant pu trouver à Bethléem un toit hospitalier, se réfugient, tristes peut-être, mais sans inquiétude, dans une étable déserte. Leur foi est bientôt récompensée au delà de toute mesure : Ils ont vu l'Enfant-Dieu célébré par les anges et adoré par les pauvres, et ils ont pénétré le mystère de son incompréhensible sagesse, confondant par son humilité et sa pauvreté le faste et l'orgueil de l'homme.

**PURIFICATION.**—La foi est simple, droite, sans arrière-pensée, sans égards pour les jugements humains ; n'ayant que Dieu pour objet, elle ne veut plaire qu'à Dieu, Telle fut la foi parfaite de Marie en sa Purification. Que lui importe que les hommes ignorent les grâces dont elle est remplie, et la perfection exquise qu'atteint sa pureté ? Voyant que Dieu tient encore son ouvrage caché, elle respecte le secret, elle garde le silence sur toutes choses, et s'en va au Temple obéir aux prescriptions d'une loi faite seulement pour les femmes d'Israël qui ont conçu dans le péché.

**RECouvreMENT.**—La foi recherche Dieu avec ardeur et ne cherche que lui en tout état d'âme ; elle le cherche partout et toujours ; avec tristesse, si la présence sensible a disparue, avec joie, si la lumière a de nouveau brillé. Marie et Joseph ont ainsi cherché

Jésus, avec beaucoup de larmes parce qu'ils l'avaient perdu ; par-tout, le demandant à toute créature ; ne cessant pas un instant, ni le jour, ni la nuit, de le rechercher : le ramenant avec joie après l'a-voir retrouvé.

---

MALICE D'UN NORMAND.

---

Un certain paysan normand, scrupuleux comme il y en a beau-coup dans le pays du cidre, trouva un jour un sac contenant cent beaux écus.

Le premier mouvement, contrairement au proverbe qui veut qu'il soit bon, fut pour notre brave homme excessivement mauvais.

Le diable lui soufflait à l'oreille : " Garde-le, il est bien à toi, personne ne t'a vu et puis tu ne connais pas le propriétaire, cela va apporter chez toi un peu d'aisance, tu pourras t'acheter de beaux ha-bits et offrir à ta femme de jolis colifichets. Moi à ta place je n'hé-siterais pas une minute."

Ah ! dame, la tentation était forte et les écus étaient si jolis et si lourds ! Pensez donc un kilog cinq cents grammes d'argent ! Le pauvre rural n'en avait jamais eu autant à sa disposition.

Toutes sortes de pensées plus ou moins mauvaises, se heurtaient dans sa tête et y dansaient une sarabande désordonnée, mais le dia-ble avait affaire à forte partie et il en fut pour ses frais.

Notre excellent Normand ne crut pas mieux faire, dans cette occurrence, que d'aller trouver son curé et de lui soumettre le cas.

Le bon curé, innocent comme l'agneau qui vient de naître, lui dit en toute simplicité : " Mon ami, il n'y a qu'un moyen pour trou-ver le propriétaire du sac, il faut aller dans toutes les rues du villa-ge en criant bien fort : Qui a perdu cent écus ? Alors, si le proprié-taire se fait connaître tu lui remettras le sac, s'il ne se présente pas le sac est à toi."

—C'est bien, monsieur le curé, je ferai comme vous me le dites.

Or, notre scrupuleux paysan, que l'occasion rendit plus malin encore que scrupuleux, se tint ce raisonnement : " Si je demande tout haut qui a perdu cent écus tout le monde va se présenter, je ne pourrai pas contrôler l'exactitude des déclarations et je serai très embarrassé pour découvrir le vrai propriétaire. M. le curé m'a dit de crier dans le village : Qui a perdu cent écus, je vais mettre ma conscience en règle et me conformer à ses prescriptions."

Alors notre enrichi éphémère se met à parcourir les rues en

criant bien fort : “ Qui a perdu ? ” puis plus bas pour que personne ne l'entende “ cent écus.”

Il répétait son cri à chaque coin de rue et, après avoir terminé sa course, comme personne ne se présentait, il va trouver son curé pour lui dire que personne n'était venu réclamer l'argent, en se gardant, bien entendu, de divulgué le procédé employé.

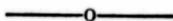
Le curé lui répond :

— Mon ami, puisque personne ne le réclame, tu peux le garder. C'est ce qu'il fit.

Je ne voudrais pas juger l'action du madré paysan, qui, quoique très ingénieuse, laissait pas mal à désirer, ni le naïf conseil du bon curé qui aurait pu simplement annoncer à ses paroissiens qu'une somme importante avait été trouvée.

Je m'abstiendrai donc.

L'histoire ne dit pas si le véritable propriétaire s'est présenté plus tard pour réclamer le sac !



#### EFFRAYANT EXEMPLE.



Dans une grande ville de France habitait, il y a quelques années, un riche négociant. C'était un honnête homme, bon père d'une nombreuse famille, mais n'ayant pas le bonheur de remplir les devoirs du chrétien. Un célèbre prédicateur était venu prêcher l'Avent dans cette ville. Un grand nombre d'hommes s'étaient rapprochés de la religion, et il n'avait pas suivi leur exemple, malgré les conseils de sa femme.

Un jour, au dîner, au milieu de sa famille, il aperçut des traces de larmes dans les yeux de sa vertueuse femme.

— Allons, lui dit-il en plaisantant, nous avons encore pleuré, et je sais bien pourquoi. Soyez donc plus raisonnable : vous savez bien que je ne suis pas un impie, un ennemi de la religion, et qu'un jour je me confesserai.

— Mon ami, vous vous confesserez, dites-vous, mais si la mort allait venir avant ce temps-là ?

— Bah ! reprit-il, vous n'avez que votre mort subite à nous présenter. Soyez tranquille.

Et puis, frappant vivement sur sa poitrine :

— Allez, ajouta-t-il, il y a encore de la force et de la vie ici.

En disant ces mots, il pâlit, il s'affaissa. On l'entoure : il était mort.



LA TENTATION DU CHRIST (d'après Hoffmann)

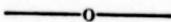
## LA VICTOIRE DE LÉPANTE.

---

La première victoire du Rosaire que mentionne l'Eglise est la première victoire gagnée dans le golfe de Lépante sur les Turcs par les armées chrétiennes, que le zèle du pape dominicain saint Pie V avait réunies contre Sélim II.

Il y avait bientôt un siècle que les Turcs répandaient la terreur dans toute la chrétienté ; une longue suite de victoires faisait craindre qu'ils ne s'emparassent de l'Europe entière ; Sélim, persuadé que rien ne pouvait résister à ses armes, mit en mer la flotte la plus formidable et la plus nombreuse qu'on eût jamais vue ; son dessein était d'envahir l'Italie. L'Eglise entière était dans une grande anxiété ; l'armée chrétienne était bien inférieure à celle des Turcs, il n'y avait que le secours du ciel qui pût promettre la victoire, et ce fut par l'intercession de la sainte Vierge qu'elle fut obtenue. Le 7 octobre 1571, jour auquel tombait, cette année-là, le premier dimanche du mois, et où les associés du Rosaire faisaient leur procession, la bataille fut livrée et gagnée par l'armée chrétienne, que le saint pontife Pie V avait consacrée à la Vierge du Rosaire. La déroute des ennemis fut si complète et si meurtrière, qu'ils perdirent plus de trente mille hommes et deux cents galères ; aussi le saint Rosaire fut-il comparé à la verge miraculeuse de Moïse, qui ensevelit dans la mer Rouge toute l'armée de Pharaon.

Saint Pie connut à Rome, par révélation, la grande victoire des chrétiens au moment même où se livrait la bataille dans le golfe de Lépante ; c'est en mémoire de ce fait qu'il fit ajouter aux litanies de la sainte Vierge l'invocation *Auxilium christianorum*, et qu'il voulut que l'on célébrât chaque année une fête en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire. Il est à remarquer que deux ans avant ce grand événement, le même pape, dans une constitution, exhortait chaudement tous les fidèles à pratiquer la dévotion au saint Rosaire, afin d'obtenir du Seigneur qu'il délivrât l'Eglise des malheurs qui la menaçaient.



## UN OUVRIER.

---

De son père et de sa mère, par l'exemple et par la parole, il apprit la crainte du Seigneur et l'amour du travail. Les grandes villes où le conduisit le besoin de se perfectionner dans son état, ne réussirent pas à changer ses goûts simples et purs. A l'atelier, il garda la pureté de ses mœurs et la liberté de sa foi.

Nul maître n'obtint de lui qu'il travaillât le dimanche, et la rondeur de ses réponses aux railleries qui d'abord voulaient se produire, ne tarda pas à imposer silence aux camarades.

Il ne se cachait pas pour aller à confesse.

L'un de ses patrons, qui en premier lieu avait voulu exiger de lui le travail du dimanche, gagné bientôt par la franchise de son caractère, par cette ardeur soutenue au travail, par la délicatesse de cette conscience, en fit bientôt son ami de cœur.

Un jour même à la vue de ses habitudes chrétiennes que l'ouvrier montrait naturellement en toute circonstance, le maître sentit se réveiller en lui la foi de sa première communion.

— Vous m'amènerez à votre confesseur, dit-il au jeune homme.

— Volontiers, patron.

Et le lendemain ils s'agenouillaient côte à côte à la sainte Table.

Le patron, pour le retenir dans sa maison, essaya des offres les plus avantageuses ; mais le jeune homme avait promis à sa mère de revenir au foyer natal, et nul séduction ne l'empêcha de tenir sa promesse.

Sa mère le trouva digne d'elle et de Dieu, plus déterminé au devoir, plus caressant encore et plus dispos à l'ouvrage.

Vingt années se sont écoulées depuis. Il a commencé une nouvelle famille : les charges se sont accrues ; mais il a gaillardement tout accepté, et, tout en entourant la vieillesse de son père de soins et d'amour, il a préparé un nid convenable aux enfants que Dieu lui a donnés.

Sa femme, comme lui, est rude à la besogne, et souvent l'aurore les trouve l'un et l'autre courbés sur le travail dans le champ paternel.

Les enfants grandissent et déjà ils prennent leur bonne part du labeur commun ; tout annonce que leurs parents n'auront pas à rougir d'eux ; ils conserveront les traditions de la famille, et la bonne race des ouvriers chrétiens s'étendra, pour l'édification et l'avantage de tous.

Je ne songerais pas à parler de la scrupuleuse probité du père si je n'avais à conter un trait charmant dans sa simplicité.

Je le tiens d'un autre ouvrier qui en fournit l'occasion et qui en eut le bénéfice.

C'est les larmes aux yeux qu'il me dit la chose.

— Un soir, me contait-il donc, il vint régler avec moi un compte de travail et de fournitures. Je ne sais comment, il prit vingt francs de plus qu'il ne lui revenait. Ni lui ni moi ne nous en aperçûmes, et, après une longue causerie, nous nous séparâmes, vers les huit

heures. Sur les minuit, j'entends frapper à ma porte à coups redoublés. Je me lève un peu effrayé : " Qui va là ?— Moi !— Vous ! Oui ! Je n'ai pas pu dormir. Je me suis trompé hier au soir, à votre préjudice de vingt francs, je n'ai pu fermer l'œil. Il me semblait que j'allais mourir cette nuit et que je ne pourrais réparer ce dommage. Aussi, je n'ai pu y tenir plus longtemps, et je vous raporte ce que vous m'avez donné de trop."

---

LES CALLESTRINI.

Un petit employé du ministère des finances vivait avec sa sœur ; ils avaient cinq cents francs de rente pour eux deux ; de plus ses honoraires de dix-huit cents francs, et ils se croyaient trop heureux. Dépenser une telle somme leur paraissait faire des excès ; or, ils avaient remarqué que beaucoup de pauvres vieilles femmes étaient abandonnées ; il fut arrêté entre eux que l'on en adopterait une en l'honneur de Dieu le Père ; elle alla donc s'asseoir à leur table et fit partie de la famille. Quelque temps après, ils constatèrent ensemble que la présence de la bonne vieille femme n'augmentait guère les dépenses du ménage ; on lui adjoignit deux compagnes qui ne demandaient pas mieux, ce qui fit trois, en l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité. Plus tard, on remarqua avec satisfaction que la maison n'en allait guère plus mal ; que, d'un autre côté, il y avait encore dans les rues beaucoup de pauvres vieilles ; on en prit jusqu'à douze, en l'honneur des douze Apôtres. La charge devenait lourde ; mais le monde entendit parler de de cette belle œuvre et, naturellement, il voulut en avoir sa part. Les offrandes vinrent et rien ne manqua à personne. Il n'était donc plus permis de s'arrêter. Le petit employé et sa sœur ont augmenté leur famille jusqu'au nombre de trente-six ; il a fallu déménager plusieurs fois. Maintenant la colonie des pauvres vieilles femmes est installée dans le tombeau de l'empereur Auguste. Rassurez-vous, elles n'y sont pas du tout mal. Ces gens-là se donnaient des espèces de palais pour sépulture...

Nous avons eu le bonheur de visiter cette maison ; c'est maintenant une œuvre comme les autres ; elle a son prélat pour directeur et pour père. Les vieilles s'appellent *les Callestrini*, du nom de leur bienfaiteur, qui regarde la chose comme toute simple et qui a l'air de ne se croire pour rien du tout dans l'affaire ; il sert à table tout ce pauvre monde, il mange quand toutes ont de quoi manger. Après le repas, comme toutes les jambes ne sont pas valides, il promène tour à tour chacune des bonnes femmes, absolument comme un fils promènerait sa mère. La maison est d'une exquise propreté, les lits sont bons. A table, chaque vieille a son petit pain tendre, comme quelqu'un qui a le moyen.